

Chronique de Gathbesi N°7

20 Avril 2020

Chaque fin d'après-midi nous avons des orages « tropicaux » assez violents avec quelques conséquences sur l'alimentation en énergie électrique et sur la qualité des réseaux internet qui souvent sont interrompus. Qu'est-ce que ce doit être en période de mousson ?

La pluie fait un bruit assourdissant sur les tôles du toit qui comme tous les autres du village a été reconstruit avec ce matériel en remplacement des belles et lourdes lauzes qui lors du séisme d'avril 2005 se sont effondrées en écrasant des habitants. Quelques petits grêlons ont donné des sueurs froides à nos voisins dont les petites tomates savoureuses arrivaient à maturité. Ils livrent à la vente leurs produits dans de gros villages situés à plus de 10 kilomètres en portant souvent plus de 40 kilogs.

Ces pluies sont profitables aux cultures. En saison sèche, comme nous l'étions ces trois premiers mois de l'année et depuis novembre, ce sont les brouillards matinaux, provenant de la condensation des eaux de la rivière, qui « tombent en morceaux » tous les matins, obscurcissant le lever du soleil dont on ne reçoit la chaleur que vers 10 heures.

Autre problème électrique : les mulots ! Nous en avons des dizaines dans la maison qui ont creusé des tunnels dans l'argile des plafonds et dans certains murs de terre séchée. La nuit c'est une sarabande ininterrompue. Plusieurs fils électriques ou de connexion à nos appareils ont été grignotés. Un chat, dont on ignore qui est le propriétaire s'invite chaque jour discrètement et vient chercher sa pitance. Au Népal, du moins dans les villages, les chats appelés « biralu » ne sont pas des animaux de compagnie nourris au « ronron » et au pâté de saumon ! Ce sont des auxiliaires utiles. Toutefois ils ne sont pas nourris comme les chiens, chèvres, ou buffles. S'ils ne chassent pas, c'est la diète assurée.

Notre grand-mère avec les gamines a préparé des pains d'argile afin de fabriquer un petit four à bois pour y cuire quelques grillades.

Le lendemain du nouvel an, un homme de 50 ans s'est tué en tombant seulement de sa hauteur, fracture des cervicales. Le chef de village a été alerté pour les constatations. Deux heures après le drame la crémation s'est déroulée au bord de la Bouddhi Gandaki et ses cendres dispersées dans la rivière comme le veut la coutume. Sa femme était décédée il y a un an de la morsure d'un serpent venimeux comme il y en a beaucoup en forêt. Serpents, léopards, araignées, éboulements, crues des moussons, avalanches, chutes d'arbres, routes impossibles, le corona virus s'il nous provoque à nous occidentaux de l'inquiétude, n'est ici qu'un simple danger de plus.

Ce décès accidentel nous porte à discuter Balaram et moi, de la mort de son papa qui s'est noyé dans la

Bouddhi Gandaki en crue en juin 2004 lorsqu'il était âgé d'un peu moins de six ans. La vie de sa maman et des trois enfants (Sabitri était enceinte de la dernière Sajina née en décembre 2004) n'a pas été facile. Une femme veuve est souvent mise à l'écart. Accusée d'être plus ou moins responsable de la mort de son mari. Sabitri a dû travailler dans les champs, pour les uns ou les autres en gagnant peu de roupies. Elle devait aussi cultiver ses propres champs seule et donc payer des aides pour labourer, ou pour les moissons. Il fallait aussi s'occuper de ses trois mômes, les scolariser, elle qui n'a fait qu'une courte scolarité de trois ans et construire la petite maisonnette ou nous sommes car elle ne devait pas rester dans la maison de la famille de son mari ! N'y aurait-il pas, pour elle et Balaram comme une sorte de revanche sur la vie et sur ce qu'ils ont subi ici il y a plus de 15 ans ? Quoi de plus normal. Je me pose la question.

Et puis un jour elle a laissé la plus jeune Sajina à sa mère et est partie avec Balaram et Anjana à Katuwa Chaupari, petit village proche de la grande citée de Kushma Bazar, à 200 kms de Gathbesi. C'est là qu'en automne 2010 désirent connaître la grotte de Alapeshwor Gupha j'ai fait connaissance de Balaram qui vivait dans une petite pièce à côté de la cavité dont il était chargé de nettoyer chaque jour le porche d'entrée qui protège les pèlerins indouistes venus y prier. Y revenant en avril 2011 pour topographier cette belle rivière qui traverse sous terre les anciennes moraines glaciaires, j'ai fait connaissance de sa maman avec laquelle il y eut comme qui dirait, un « feeling » !

La suite est une histoire compliquée puisque, influencée peut-être par sa famille ou de « bons » amis elle est partie « s'esclavager » au Koweït une année en me demandant de m'occuper des études de son fils ! Beaucoup de népalais/es partent croyant gagner beaucoup d'argent, attirés par la lumière des pays plus riches, et qui se retrouvent pieds et poings liés à la merci de leurs employeurs bourreaux. Elle est revenue plus tôt que prévu en s'échappant de ce pays où elle est désormais interdite de séjour, sans argent et avec des dettes (billet d'avion, passeport, visa et surtout le coût des « recruteurs passeurs »). J'en fus heureux. Je m'étais occupé des études de Balaram. Je l'avais invité à Kathmandu pour les vacances scolaires et à faire un trek au Langtang où il a découvert la neige, la glace et mes amis français dont il a voulu apprendre la langue. Et c'est donc comme ça qu'en revenant de la province du Rukum, où nous étions allés explorer de petites grottes, nous avons fait halte à Kushma au retour où j'y ai retrouvé Sabitri. Depuis je me suis adapté car j'ai découvert qu'en étant marié à une népalaise, on épouse toute la famille et qu'on doit aussi embrasser toute une culture.

Le revenu par habitant de pays comme le Koweït ou le Qatar est mille fois supérieur à celui des népalais. Nous

avons appris ces jours-ci que les « Emirats » dont le Qatar, et l'Arabie Saoudite expulsent désormais tous les travailleurs népalais suite au coronavirus. Non seulement ce sont des pays antidémocratiques, qui évidemment ne respectent pas les droits de l'homme, mais en plus ils se permettent de ne pas soigner sur leurs sols ceux qu'ils ont exploités et peut être infectés. Bien entendu ça va poser deux problèmes au Népal. Ces arrivants peuvent évidemment pour certains d'entre eux être malades, mais en plus la manne financière qu'ils génèrent n'entrera pas dans l'économie népalaise, comme ne rentreront pas les revenus du tourisme prévus ce printemps. Je souhaite, car je suis utopique, que le Qatar ne trouve plus les travailleurs nécessaires pour construire les stades de la future coupe du monde de foot qu'ils ont obtenue par l'argent.

En ce moment ayant du temps libre, je me suis plongé dans mes souvenirs. Mon ami Sylvestre Clément, topographe en chef de la « Coume Ouarnède » a la gentillesse de numériser beaucoup de mes anciennes diapositives. Je me vois obligé de rechercher dans les comptes rendus d'époque et dans ma mémoire des noms à mettre sur des visages oubliés. C'est assez nostalgique. J'ai passé dans les gouffres et les grottes des moments fantastiques, et des expériences passionnantes. J'y ai connu depuis ma préadolescence dans les avens de Siou Blanc au nord de Toulon, et jusqu'à mon âge avancé dans Alapeshwor Gupha, mes meilleurs amis. Certains sont malheureusement décédés, d'autres ont pris le large. Par la spéléologie j'ai sans aucun doute connu toutes les personnes que j'ai aimées et que pour certaines j'aime aujourd'hui.

La Coume Ouarnède, pour certains de vous c'est du charabia. En fait il s'agit du plus long réseau souterrain de France situé sur les communes de Herran et Arbas en Haute-Garonne. Avec le groupe spéléo des Pyrénées que j'ai créé avec quelques jeunes il y a 50 ans, nous avons fait de grandes explorations et la topographie de cet ensemble de cavités. Sylvestre Clément aidé par ses coéquipiers a tout retopographié. C'est le spécialiste. Le réseau du point haut au point bas mesure 1001 mètres de dénivellation pour un développement de plus de 118 kilomètres avec une cinquantaine d'entrées reliées entre elles. Et bien sûr l'exploration continue, du moins pour ceux qui ont l'exploration dans la tête à défaut parfois d'avoir encore les muscles pour la poursuivre. J'explore désormais la Coume Ouarnède (et aussi les grands gouffres glacés du Mont Perdu) par Sylvestre interposé, mon vrai et seul successeur actuellement dans ces deux hauts lieux de la spéléologie. C'est passionnant et maintenant je me contente physiquement des petites cavités népalaises (la plus profonde ne fait que 200m) ou des grottes intra glaciaires de l'Annapurna.

Les statistiques augmentent. Il y a trois jours 9 népalais étaient infectés, hier 16, aujourd'hui 31. Demain ? Mais pas de décès et 4 guéris.

Sur Face book j'ai écouté Fernand SARDOU chanter « Aujourd'hui peut être ou alors demain ». C'est une chanson qui n'est pas d'hier mais bien réelle malheureusement avec ce qui s'est passé ces dernières semaines.

Lisez le petit texte de Pierre Perret que je vous joins c'est savoureux. On sera tous à poil sur les Champs Elysées le 14 juillet ! Peut-être avec Brigitte Macron ?

Prenez soin de vous et de ceux que vous aimez. Encore merci aux amis de ICEHimalayas, médecins, infirmiers en activité ou à la retraite ayant repris du service. Merci aux amis sauveteurs, employés d'Ehpad et bien d'autres qui sont « au front ».

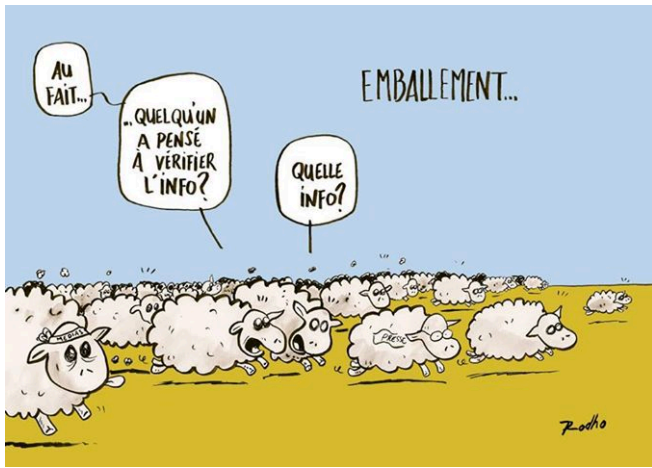
Pensez à visiter notre site web et à envisagez de venir au Népal cet automne ou au printemps prochain. Merci d'y penser, nos amis porteurs ou guides auront besoin de vous. Et si vous voulez venir à Gathbesi prévoyez trois jours de plus pour votre séjour, vous serez les bienvenus chez nous, chez eux.



3 novembre 2010 je fais la connaissance de Balaram

J'ai survécu aux soirées gnôle, c'est pas pour me faire avoir par un virus qui porte le nom d'une bière légère...

Gnole et bière corona !!!



Corona emballent



Grand-mère confectionne le four en argile



Livraison de 40kg de tomates à 4km du village



Grand-mère et les deux gamines préparent l'argile



26 Avril 2011 je fais la connaissance Sabitri, maman de Balaram. A droite, la résurgence de la grotte



Le pilon en action pour la farine